

# LA PENSÉE DU TEMPS SELON ARISTOTE : EXISTENCE ET RÉALITÉ

## I. La réalité du temps : exposition du problème

Dans le chapitre 10 du livre IV de la *Physique* qui ouvre le *Traité du temps*, Aristote engage son enquête sur la notion de temps par une aporie héritée de ses prédécesseurs<sup>1</sup>, qui révoque en doute son existence et ainsi sa réalité. Il écrit :

À la suite de ce qu'on vient de dire, il faut poursuivre au sujet du temps. Et d'abord il est bon de parcourir les difficultés à son sujet, y compris d'après les arguments extérieurs, pour savoir s'il est parmi les étants ou parmi les non-étants, et ensuite quelle est sa nature. Que donc, il n'existe pas du tout ou à peine et obscurément, on peut le supposer d'après ceci : une partie de lui est passée et n'est pas, l'autre est à venir et n'est pas encore. Et c'est de celles-ci qu'est composé le temps infini et le temps toujours recommencé. Or, ce qui est composé de non-étants, il semblerait impossible que cela participe à l'être<sup>2</sup>.

Il apparaît alors que le temps en tant que passé et futur ne saurait prétendre à l'existence, ne possédant aucune substantialité par soi, étant donné le mode d'être de succession perpétuelle évanescence de ses parties constitutives : le temps passé n'existe plus, le temps futur n'existe pas encore. Ce qui existe du temps est le présent en tant que maintenant, qui,

---

<sup>1</sup> Selon la remarque d'A. Stevens dans sa traduction de la *Physique* : « Dans la première partie de l'examen, tant le vocabulaire utilisé (« participer à l'être ») que le type de questions posées indiquent clairement que la source d'Aristote est le Parménide de Platon » (Aristote, *La physique*, Nouvelle traduction annotée, Vrin, Paris, 2012, p. 201). Pour une interprétation différente voir, F. Dirlmeier, « Physik, IV, 10 (Ἐξωτερικοὶ λόγοι = E. L.) », in I. Düring (éd.), *Naturphilosophie bei Aristoteles und Theophrast, Verhandlungen des 4. Symposium Aristotelicum, veranstaltet in Göteborg, August 1966*, Heidelberg, Stiehm, 1969, p. 51-58.

<sup>2</sup> *Physique*, IV, 10, 217b29-218a3, nouvelle traduction annotée par A. Stevens, Paris, Vrin, 2012.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

pourtant, étant en lui-même indivisible, ne constitue pas une partie temporelle. Aussi Aristote, poursuivant sa requête au chapitre 11, affirme-t-il l'interdépendance existentielle entre le temps et le maintenant : « Il est manifeste aussi que, si le temps n'existait pas, le maintenant<sup>3</sup> n'existerait pas, et si le maintenant n'existait pas, le temps n'existerait pas » (11, 219b33-220a1). Et, au début du chapitre 13 le Stagirite récapitule le rôle du

---

<sup>3</sup> Pour le  $\nu\acute{\nu}$  aristotélicien, le terme de « maintenant » a été préféré à celui d'« instant ». (a) Du point de vue du langage, le terme de « point » traduit le mot  $\sigma\tau\iota\gamma\mu\eta$  qui signifie « instant » en grec moderne ; au contraire, en grec ancien il n'y a pas d'équivalent de ce dernier terme entendu comme moment ponctuel. Ainsi,  $\nu\acute{\nu}$  peut signifier aussi bien le présent duratif que l'instant ponctuel. Chez Homère,  $\nu\acute{\nu}$  signifie le présent duratif apparaissant dans des expressions comme  $\omicron\iota \nu\acute{\nu}\beta\rho\tau\omicron\iota$ . Aristote emploie également le  $\nu\acute{\nu}$  avec cette connotation : «  $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\epsilon \tau\grave{\alpha} \mu\alpha\theta\eta\mu\alpha\tau\alpha \tau\omicron\iota\varsigma \nu\acute{\nu}$  ἢ φιλοσοφία » (*Métaphysique*, A, 992a33, éd. W. D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 1924). Dans le *Philèbe* (35A), Platon écrit «  $\omicron \nu\acute{\nu} \chi\rho\nu\omicron\varsigma$  » équivalent à «  $\omicron \pi\alpha\rho\omega\nu \chi\rho\nu\omicron\varsigma$  », (b) Du point de vue philosophique, se référant immédiatement au temps en tant que « présent », le  $\nu\acute{\nu}$  implique la possibilité de détermination d'un passé et d'un futur ; mais en même temps chez Aristote le  $\nu\acute{\nu}$  peut désigner n'importe quel moment capable de diviser le temps en n'importe quel point de son cours en étant sa limite. La connexion entre usage linguistique et connotation philosophique du  $\nu\acute{\nu}$  a déjà été relevée depuis l'antiquité. Simplicius rapporte que « ces deux expressions - « tout à l'heure » ( $\eta\delta\eta$ ) et « récemment » ( $\alpha\upsilon\rho\tau\iota$ ) - ne sont pas non plus différentes dit Alexandre, du « maintenant » élargi qu'on applique au temps qui est proche du maintenant dans son sens fondamental. C'est pour cela qu'on l'appelle aussi de cette manière « i. e. on l'appelle maintenant » en sorte que - dit-il - le « maintenant » élargi ( $\tau\omicron \nu\acute{\nu} \tau\omicron \acute{\epsilon}\nu \pi\lambda\acute{\alpha}\tau\epsilon\iota$ ), le « tout à l'heure » et le « récemment » sont des expressions du même temps (*In Phys.*, 752, 17-24). Ces citations sont empruntées à T. Calvo-Martinez, « Temps grammatical et temps physique chez Aristote », *Aristote et la pensée du temps*, J.-F. Balaudé et F. Wolff, *Le temps philosophique*, 11, 2005, p. 94, n° 17 et p. 96, n° 20. Au vu de l'histoire du terme  $\nu\acute{\nu}$ , et en prenant en compte les trois sur-significations du verbe, temporelle, synthétique, et thétique, le terme de « maintenant » a été considéré préférable dans le cadre de cette étude. Quant aux textes tirés de la *Physique* et de l'*Éthique à Nicomaque*, je cite les passages en respectant les traductions d'A. Stevens et de R. Bodéüs respectivement, qui traduisent le  $\nu\acute{\nu}$  par « instant ».

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

© Tous droits réservés

maintenant en tant que limite indivisible du temps, qui assure la continuité du temps tout en le divisant en puissance :

L'instant est la continuité du temps, comme on l'a dit, car il relie le temps qui est passé et à venir, et il est d'une manière générale limite du temps, car il est début d'une partie et fin d'une autre, mais cela n'est pas apparent comme pour le point qui demeure fixe. D'autre part, il divise en puissance<sup>4</sup>.

Toutefois, dans le cadre de son analyse du plaisir exposée dans le chapitre 3 du livre X de l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote met en relief une conception du maintenant qui se différencie de celle de la *Physique* d'un maintenant-instant ponctuel et indivisible :

Or le plaisir, lui, à chaque moment de sa durée, est une chose dont la forme est achevée. On voit donc bien comme ces deux choses peuvent être différentes l'une de l'autre ; et le plaisir évidemment fait partie des choses qui sont une sorte de tout et qui sont achevées. C'est d'ailleurs l'opinion que peut aussi suggérer le fait que se mouvoir est impossible sans que se déroule un certain temps, alors qu'avoir du plaisir est possible sans cela. Le plaisir qu'on éprouve dans l'instant est en effet une sorte de tout<sup>5</sup>.

Le plaisir, se distinguant du mouvement par le fait d'avoir sa fin propre en lui-même, se donne dans sa plénitude, étrangère à l'imperfection qui caractérise la progression temporelle du mouvement. Ressenti comme un tout achevé, le plaisir n'advient pas dans le cours du temps. Il se donne en son entièreté dans le maintenant, qui, dans l'optique de cette expérience, est doué d'une unité qui lui est propre et qui le situe hors du temps.

L'objectif de cette étude est de mettre en relief le sens du maintenant en tant que limite du temps, étant incommensurable avec le temps, tout en se donnant comme ce par quoi le temps est connu. Le temps ne peut être pensé que sous le prisme du maintenant ; il ne peut être pensé qu'en étant délimité

---

<sup>4</sup> *Physique*, 13, 222a10-14.

<sup>5</sup> *Éthique à Nicomaque*, X, 3, 1174b6-9, traduction R. Bodéüs, GF-Flammarion, Paris, 2004.

par celui-ci. Il faudrait, alors, en partant de la définition du temps, essayer d'envisager la possibilité de son infinité, ce qui nous amènera nécessairement à le délimiter, afin de pouvoir le connaître. La connaissance du temps par le biais de sa délimitation par le maintenant permettra ainsi de préciser la problématique sur sa réalité. Mais de façon réciproque, ce ne serait qu'à partir de cette délimitation du temps que nous pourrions appréhender la nature du maintenant et le sens de son indivisibilité, en envisageant ainsi un rapprochement possible des deux analyses présentées, celle de la *Physique* et celle de l'*Éthique à Nicomaque*.

## II. Le temps état et affection du mouvement

Dans le chapitre 11 du livre IV de la *Physique*, Aristote formule sa définition du temps en tant que le nombre nombré du **mouvement** distinct du nombre nombrant :

Car voilà ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur et postérieur. Le temps n'est donc pas mouvement mais en tant que le mouvement possède un nombre. Un indice en est que nous distinguons, d'une part, le plus et le moins par le nombre et, d'autre part, un mouvement plus ou moins grand par le temps ; donc le temps est un nombre. Mais puisque le nombre existe de deux façons (car nous appelons nombre le nombré et le nombrable, et ce par quoi nous nombrons), le temps est le nombré et non ce par quoi nous nombrons. Or, c'est chose différente que ce par quoi nous nombrons est le nombré<sup>6</sup>.

Ainsi le temps, comme le nombre nombré du mouvement, se donne-t-il comme son aspect quantifiable, voire son aspect mesurable. Cet aspect mesurable du mouvement est connoté par l'opérateur « en tant que » dans l'expression « en tant que le mouvement possède un nombre (ἢ ἀριθμὸν ἔχει ἢ κίνησις) ». Le « ἢ » dans la phrase désigne la considération de l'objet à partir d'un aspect précis ; à l'occasion, la considération du mouvement du

---

<sup>6</sup> *Physique*, IV, 11, 219b1-9.

point de vue du temps. De cette façon, nous pourrions substituer à la phrase elliptique la phrase complète : « le temps n'est pas le mouvement mais < il est le mouvement > en tant que le mouvement possède un nombre »<sup>7</sup>. Conséquemment, le temps comme le nombre nombré du mouvement, sera le mouvement en tant que temporellement mesurable. Nous pourrions paraphraser : « le temps est le mouvement dans la mesure où le mouvement possède un aspect nombrable ». La fonction de l'« en tant que » comme opérateur de découpage, indique que le temps comme le nombre nombré du mouvement n'a pas une existence indépendante de celui-ci. Mieux encore, le temps n'a pas d'existence séparée du mouvement<sup>8</sup>.

Ce qui est ainsi exprimé, je pense, par la caractérisation du temps comme κινήσεως τι πάθος ἢ ἕξις, ἀριθμός γε ὄν (223a18-19), quand Aristote arrive à la fin de son exposé sur le temps, n'est pas simplement la considération du temps comme phénomène dérivé, mais son existence non-séparée. Et il est vrai, que s'agissant des termes proprement techniques, celui d'ἕξις apparaît sous la catégorie de la qualité, dans le chapitre 8 des *Catégories*, aussi bien que les termes de πάθος et de ἀριθμός sont rattachés

---

<sup>7</sup> C'est également l'interprétation que donnent P. Destrée, « Le nombre et la perception », *Revue de philosophie ancienne*, 9, (1), 1991, p. 59-81, et E. Hussey, *Aristotle, Physics, Books III and IV*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 150-152, mais en suivant un autre chemin ; P. Destrée insiste sur la définition du temps comme nombre nombré qui, dépendant du mouvement s'oppose au nombre nombrant ; E. Hussey part de l'analyse syntaxique de la phrase en prenant en compte la phénoménologie du temps selon les l. 219a22-b1, où Aristote établit les relations d'accompagnement entre la grandeur, le mouvement et le temps par référence à notre façon de connaître le temps.

<sup>8</sup> Pour cette interprétation que je propose à propos du temps comme non séparé du mouvement je renvoie à l'article de J. Barnes, « Aristotelian Arithmetic », *Revue de philosophie ancienne*, 3, 1985, p. 97-133, qui thématise l'usage de l'opérateur-qua caractérisant non uniquement des théorèmes arithmétiques, mais aussi d'autres théorèmes scientifiques : « The geometer who says 'Let ABC be an equilateral triangle is not positing the existence of an abstract equilateral triangle ; rather, he is considering something - anything - qua equilateral triangle, and he is thus considering in isolation a feature (equilateral triangularity) which does not in fact exist in isolation », p. 111.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

à la qualité dans le livre  $\Delta$  de la *Métaphysique* ; je pense alors, que ce qui est connoté par les termes de «  $\pi\acute{\alpha}\theta\omicron\varsigma$  » et d'«  $\xi\acute{\xi}\iota\varsigma$  », caractérisant le temps comme le nombre du mouvement, est son existence non-séparée aussi bien que la qualité comme qualité n'a pas d'existence séparée.

### III. L'infinité du temps

Ayant transposé la problématique de la dépendance du temps par rapport au mouvement en termes de non-séparation de celui-là d'avec celui-ci par le biais de l'opérateur « en tant que », nous pouvons spécifier le sens de la non-séparation du point de vue du nombre, étant donné que le temps est un nombre. Dans son analyse sur l'infini du livre III de la Physique, Aristote entreprend l'étude sur l'infinité du nombre. Il affirme :

Le nombre est plusieurs uns et certaines quantités, de sorte qu'il est nécessaire de s'arrêter à l'indivisible (car deux et trois sont des noms dérivés, et de même pour chacun des autres nombres), mais dans le sens croissant on peut toujours en concevoir car les dichotomies de la grandeur sont infinies. Par conséquent, il est infini en puissance, non en acte, mais le nombre saisi excède toujours toute pluralité limitée. Cependant, ce nombre de la dichotomie n'est pas séparé, et l'infinité ne demeure pas mais devient, comme le temps et le nombre du temps<sup>9</sup>.

Que l'existence du nombre dépende de l'existence des entités actuelles, signifie que chaque nombre ne fait qu'exprimer les relations d'ordre qui lient ces entités entre elles. Pour reprendre une remarque de E. Hussey : « [...] 2 and 3 (for exemple) are not so called in the primary sense of the words 'three', 'two' ; rather they get their names by derivation from the use of the words 'three', 'two' as applied to actual totalities »<sup>10</sup>. C'est-à-dire que notre compréhension du nombre 3 dérive de notre compréhension initiale des trios actuels, de telle sorte que le nombre 3 signifie une collection d'objets

---

<sup>9</sup> *Physique*, III, 7, 207b7-15.

<sup>10</sup> E. Hussey, *op. cit.*, p. 90.

donnée dans son unité, en même temps qu'il renvoie à la connexion de ces objets selon un ordre. Reflétant une articulation, le nombre est d'une nature essentiellement progressive étant infini par addition. La possibilité de toujours concevoir un nombre plus grand que le précédent est garantie par la divisibilité de la grandeur comme objet physique, de telle façon qu'il n'y aura jamais de nombre qui sera le nombre de rien. Autrement dit, le nombre rapporté à une collection doit plutôt être conçu comme nombre de divisions possibles. Toutefois, afin de déterminer le nombre précis d'objets d'une collection, il faut préalablement déterminer une unité en tant qu'indivisible. En conséquence, l'infinité du nombre comme nombre signifie que, pour chaque nombre existant, un nombre plus grand est concevable<sup>11</sup>.

Dans le cas du temps, la situation est un peu différente, étant donné que le temps n'est pas immédiatement attaché à la grandeur. En tant que le nombre du mouvement, il est inséparable de celui-ci, aussi bien que le mouvement lui-même est mouvement d'un objet physique au sein d'une grandeur. Disons que le temps est en quelque sorte un nombre spécial ; il est le nombre nombré du mouvement, dépendant de celui-ci, et s'avancant en fonction de celui-ci dans la mesure où le mouvement lui-même dans sa progression n'a pas de fin<sup>12</sup>. Mais d'autre part, vu qu'un mouvement déterminé est effectué dans les limites d'une grandeur, et étant donné que ce mouvement déterminé est infiniment divisible grâce à la divisibilité infinie de la grandeur, le temps l'est aussi. Ainsi, l'infinité du temps peut être conçue de deux façons : il est infiniment divisible comme l'est une grandeur donnée, en étant infini par division, et il est sans fin comme l'est tout nombre, en étant infini par addition. La réflexion sur ce temps infini, en perpétuel devenir, échapperait peut-être à la considération figée d'une portion de temps donnée infiniment divisible. Cette réflexion met en relation le temps avec le mouvement comme passage. En effet, Aristote dit ceci :

---

<sup>11</sup> Pour cette analyse sur l'infinité du nombre je renvoie à l'étude de J. Hintikka, « Aristotelian Infinity », *Philosophical Review*, 75, 1966, p. 197-218.

<sup>12</sup> La progression du temps est infinie compte tenu de l'infinité du mouvement, et plus précisément du mouvement circulaire, dont la trajectoire est uniforme en étant une et continue se perpétuant toujours dans la même direction sans interruption.

D'une manière générale, d'abord, l'infini existe dans le fait de prendre toujours autre chose, et que cette chose soit toujours limitée mais toujours différente (c'est pourquoi il ne faut pas prendre l'infini pour un ceci, comme un homme ou une maison, mais comme on parle du jour et de l'année, dont l'être n'advient pas comme une substance mais est toujours dans la venue à l'être ou la destruction, chaque fois limité mais toujours différent), mais cela se passe dans les grandeurs, de telle manière que la partie considérée subsiste, et dans le temps et les hommes qui périssent, de telle manière qu'elle ne subsiste pas<sup>13</sup>.

L'infinité du temps signifie que, pour chaque portion de temps considérée, comme il en va avec le jour, il y en aura toujours une autre, de sorte que le temps, consistant en un renouvellement perpétuel des parties temporelles qui se succèdent les unes après les autres, ne saurait garantir leur permanence. Ainsi, l'analyse sur l'infinité du temps est sous-tendue par le paradoxe quant à sa manière d'être dû à la non-subsistance des ses parties, aussi bien que ces portions de temps considérées, en tant que portions, sont toujours limitées, portant en elles-mêmes la possibilité de leur succession. Cette analyse du temps conçu en tant que suite temporelle se situe au croisement de deux problématiques. D'une part, l'infinité du temps ne peut être saisie que par le biais de la considération successive des portions de temps délimitées dont chacune témoigne de son perpétuel devenir ; c'est-à-dire que le temps ne peut être pensé qu'en tant que délimité. D'autre part, cette délimitation du temps, qui correspond à une portion temporelle, est effectuée par le maintenant, le seul qui existe du temps. Le maintenant, en tant que limite, rend le temps identifiable et de telle façon connaissable.

#### **IV. Considération du temps à partir de sa limite : le maintenant**

##### **A. Le temps connu par le maintenant**

---

<sup>13</sup> *Physique*, III, 6, 206a27-b3.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>



Nous pourrions alors essayer d'envisager comment le temps est connu par le maintenant, en tant que limite du temps, en revenant au chapitre 11 du *Traité du temps* où Aristote dit ceci : τὸ γὰρ νῦν τὸν χρόνον μετρεῖ, ἢ πρότερον καὶ ὕστερον (219b12). Ainsi est-il exprimé que le maintenant mesure, μετρεῖ, le temps<sup>14</sup>. Mais pour ce faire, il est vrai, le maintenant devrait plutôt être conçu comme une période ayant quelque durée, étant donné qu'il est impossible que quelque chose sans durée mesure une chose durative. Mais, que le maintenant soit duratif et qu'il mesure le temps vient à l'encontre de la vérité que le maintenant est une limite du temps et ainsi indivisible. D. Ross se sent obligé d'amender le texte en lisant ὁρίζει, dans son édition de la *Physique*, contrairement à tous les manuscrits, à l'exception de E et de la version arabo-latine, et aux commentateurs grecs ; il retient pourtant le terme offensif dans sa traduction d'Oxford. Il me semble qu'afin d'appréhender l'usage qu'en fait ici Aristote, il faudrait envisager le terme par référence au contexte dans lequel il apparaît, de telle façon qu'en dégagant le sens du mot « mesurer » nous mettrions en relief le sens du maintenant et ainsi son rapport avec le temps. En effet, dans ce passage en établissant les correspondances entre les trois domaines (temps/transport/longueur) et les trois éléments respectifs qui les structurent (maintenant/transporté/point), Aristote se propose d'étudier le temps par référence à notre connaissance du maintenant. Il dit :

En effet, comme cela a été dit, le mouvement suit la grandeur et, nous le disons, le temps suit le mouvement ; aussi, de la même manière, le transporté suit le point, et c'est grâce à lui que nous

---

<sup>14</sup> Dans sa nouvelle traduction, A. Stevens traduit en lisant « ὁρίζει », et remarque : « Il est nécessaire d'adopter la correction de Torstrik, éditée par Ross, pour le verbe ὁρίζει, « délimite », car le μετρεῖ des manuscrits, 'mesure', contredit la théorie aristotélicienne selon laquelle le continu est mesuré par ses parties mais pas par ses limites » (*op. cit.*, p. 209). P. Pellegrin garde le verbe μετρεῖ en adoptant en même temps le leçon de E et V, ὕστερον ὁρίζει, et traduit : « or le 'maintenant' mesure le temps, en tant qu'il délimite un antérieur et un postérieur. Il remarque que « A. utilise 'mesure' en un sens faible » (p. 253). D'après l'interprétation que je propose, je pense qu'il faut garder la leçon des mss.

connaissions le mouvement ainsi que l'antérieur et postérieur qui s'y trouve [...] ; or, l'instant suit le transporté comme le temps le mouvement (car c'est par le transporté que nous connaissons l'antérieur et postérieur dans le mouvement, et en tant que l'antérieur et postérieur est nombrable, il est l'instant) [...] Et celui-ci est plus facile à connaître, car le mouvement est connu grâce au mû et le transport grâce au transporté, car le transporté est un ceci, mais pas le mouvement. [...] Il est manifeste aussi que, si le temps n'existait pas, l'instant n'existerait pas, et si l'instant n'existait pas, le temps n'existerait pas, car, de même que le transporté et le transport sont ensemble, ainsi aussi le nombre du transporté et celui du transport. Car, d'une part, le nombre du transport est le temps, d'autre part, l'instant, de même que le transporté, est comme l'unité du nombre<sup>15</sup>.

Or le verbe « mesurer » apparaît dans un contexte où Aristote fait référence à notre façon de connaître le temps, grâce au maintenant en tant que l'antérieur et postérieur sont nombrables. De plus, il confirme ce procédé cognitif par la mise en évidence du maintenant comme unité du nombre, qui existe dans la mesure où le temps existe en tant que le nombre du transport. L'expression « unité du nombre », quant au maintenant, ne pourrait en aucun cas signifier que le maintenant se donnerait comme élément interchangeable d'une collection qui constituerait le temps. Il faudrait plutôt rapporter cette caractérisation du maintenant au verbe « mesurer », ce qui mettrait en relief le rôle précis du maintenant quant à notre connaissance du temps comme le nombre du mouvement. En effet, le sens de l'expression « μονὰς ἀριθμοῦ » ne peut être appréhendé que par référence au verbe « μετρεῖν ». En effet, dans le chapitre 1 du livre I de la *Métaphysique*, Aristote définit la mesure de la façon suivante :

Est mesure, en effet, ce par quoi la quantité est connue. La quantité, en tant que quantité, est connue par l'un ou par le nombre ; or tout nombre est connu par l'un ; en conséquence, toute quantité est connue en tant que quantité, par l'un, et ce par quoi en premier la

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, IV, 11, 219b15-220a4).

quantité est connue, c'est l'un en soi ; c'est pourquoi l'un est le principe du nombre en tant que nombre<sup>16</sup>.

Or la notion de mesure se rapporte à la connaissance, en étant ce par quoi une chose est connue, et en premier lieu la quantité en tant que quantité. La mesure s'identifie à l'un, en tant qu'unité indivisible, par lequel est connu le nombre en tant que nombre ; l'un est alors appelé principe du nombre (ἀριθμοῦ ἀρχή). Cette définition de l'un doit être conçue de deux façons : du côté du nombre, l'un, en se donnant comme une unité, est à l'origine des nombres ordinaux, des nombres qui, dans leur succession, reflètent une structure selon un ordre ; du côté du principe, l'un comme mesure est principe de connaissance. Il me semble alors qu'Aristote veut dire ceci : le maintenant, en tant que ce par quoi le temps est connu, mesure le temps selon un ordre d'antériorité et de postériorité, pour autant que le maintenant est compris comme l'unité du nombre qu'est le temps. Cependant, cette transposition du texte de la *Métaphysique* au sujet du temps n'est complétée que par la mise en évidence du sens de l'un en tant qu'unité indivisible et de son rapport avec le nombre.

### **B. (i) Le sens de l'indivisibilité**

Aristote poursuit son examen du concept de l'un en expliquant :

Partout, en effet, on cherche comme mesure une unité indivisible, c'est-à-dire le simple, soit en qualité, soit en quantité. Donc, là où, pense-t-on, il n'est possible ni de retrancher ni d'ajouter, là est la mesure exacte. C'est pourquoi la mesure du nombre est la plus exacte, puisqu'on pose l'unité comme complètement indivisible (τὴν γὰρ μονάδα τιθέασι πάντῃ ἀδιαίρετον)<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> *Métaphysique*, I, 1, 1052b20-24, traduction et présentation M.-P. Duminil et A. Jaulin, Paris, GF-Flammarion, 2008.

<sup>17</sup> *Ibid.*, I, 1, 1052b33-1053a2.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

Il paraît que pour Aristote « être indivisible » équivaut à « être une unité », de telle façon que l'unité en tant qu'unité est par définition indivisible. Et ce fait trouve, entre autres, une application très précise dans le cadre de la théorie aristotélicienne des nombres, vu que ce n'est que par la détermination d'une unité en tant qu'indivisible que nous pouvons déterminer le nombre exact d'objets d'une collection. Une chose ne peut être en même temps beaucoup de choses ; si c'était le cas, aucun nombre et aucune collection de choses ne pourraient jamais être déterminés. C'est ce que confirme Aristote quelques lignes plus loin :

En effet, c'est ainsi qu'il faut concevoir la mesure, mais il ne faut pas dire qu'un nombre est mesure des nombres ; pourtant il le faudrait, si le cas était semblable. Or on ne l'estime pas semblable ; « si on l'estimait semblable, ce serait » comme si on estimait que la mesure des unités est non une unité, mais des unités ; or le nombre est une pluralité d'unités<sup>18</sup>.

De cette manière, le nombre, en formant une unité, est constitué d'une collection d'éléments qui sont eux-mêmes des unités et, en tant que structure, il reflète l'arrangement de ces éléments selon un ordre. Aussi l'unité du nombre, en tant qu'origine et principe de connaissance de celui-ci, unifie-t-elle ces éléments qui le constituent dans leur succession. Je pense, alors, que nous pourrions considérer la possibilité d'application de ces données au sujet du maintenant qui mesure le temps en tant qu'antérieur et postérieur et qui se donne comme l'unité du nombre.

## **B. (ii) Le maintenant et le temps - Le nombrant et le nommé**

En revenant à la *Physique*, nous avons admis que le maintenant est ce par quoi le temps est connu, qu'il mesure le temps en tant qu'antérieur et postérieur, et qu'il est comme l'unité du nombre. L'interdépendance de ces

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, I, 1, 1053a27-30.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

trois données n'est comprise que par référence à la phrase conclusive du chapitre 11 où Aristote dit :

En tant donc que l'instant est limite, il n'est pas du temps, mais un accident ; en tant qu'il nombre, il est nombre ; car les limites appartiennent seulement à ce dont elles sont limites, tandis que le nombre de ces chevaux, la dizaine, se trouve aussi ailleurs<sup>19</sup>.

Le maintenant, en tant que limite indivisible du temps, appartient au temps, sans pour autant s'y identifier. D'autre part, le temps, lui, ne se donne à la perception qu'en tant que portions de temps infiniment divisibles qui sont délimitées par le maintenant. De telle façon que le maintenant nombre le temps nombré, et ceci comme un nombre nombrant. Ce nombre nombrant ne doit pas être assimilé sans aucune autre précision au nombre abstrait qui s'opposerait au nombre concret en tant que nombre nombré. Je cite J. Barnes qui fait référence au passage de la *Physique*, IV, 11, déjà évoqué, et dans lequel Aristote distingue entre nombre nombrant et nombre nombré : « He (Aristotle) makes a close connexion between the concept of number and that of *counting*. Numbers, in one sense, are the things *with which we count*. In other words, numbers, for Aristotle, precisely are *natural numbers*. We should not accept his account of numbers to deal with anything more ». Et plus loin, il conclut : « Even if we could in principle have a conception of number without thinking of the numbers as forming a series, nevertheless in our and Aristotle's actual conception it is surely an elementary truth about numbers that they form a progression, a truth which underlies the fact that numbers are what we count with »<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> *Physique*, IV, 11, 220a21-24.

<sup>20</sup> J. Barnes, *op. cit.*, p. 121 et p. 124. Par ailleurs, le concept d'abstraction chez Aristote fait question et est lié aux conditions d'existence des objets mathématiques. Il est vrai qu'A. se réfère aux nombres comme résultant d'une abstraction, τὰ ἐξ ἀφαιρέσεως λεγόμενα (*An. Post*, I, 18, 81b3). D'après J. Annas, *Aristotle, Metaphysics Books M and N*, Oxford, 1976, Aristote est abstractionniste, thèse que Barnes conteste dans son article. E. Hussey, *op. cit.*, p. 180-184, tout en considérant que l'exposé de la *Métaph.*, M, 3 est incomplet, admet quelque part

Or la distinction entre nombre nombré et nombre nombrant qu'Aristote opère ne se réduit pas simplement à l'opposition entre nombre abstrait, indépendant des collections d'objets auxquelles il s'applique, et nombre sensible. Le nombre nombrant, ce par quoi nous nombrons, est un nombre naturel qui, en tant que tel, permet de dénombrer une collection d'objets comptant chacun pour un. Autrement dit, le nombre nombrant se situe au fondement de la série numérique en passant par la notion d'unité comme origine d'addition successive des nombres. En conséquence, que le maintenant mesure le temps en tant qu'antérieur et postérieur signifie que le maintenant comme l'unité du nombre se donne comme origine et principe de connaissance de cette série qu'est la succession temporelle. Que le maintenant nombre comme un nombre nombrant signifie qu'il fait apparaître une structure orientée selon un antérieur et un postérieur. Le maintenant-nombrant met en évidence à chaque fois un antérieur et un postérieur qui structurent le temps-nombré en le délimitant. C'est alors de cette façon que le maintenant est principe de délimitation du temps en tant que nombre.

## **V. Conclusion : le maintenant comme unité et limite et la réalité du temps**

Dans la mesure où le maintenant est limite et principe de délimitation du temps il ne pourra jamais s'identifier à lui. Et c'est en tant que limite qu'il est indivisible. En outre, l'indivisibilité du maintenant, pour autant qu'il nombre le temps en tant que principe de progression temporelle, n'est appréhendée que si le maintenant est conçu comme unité à part entière. D'une part, dans la mesure où le maintenant se donne comme l'unité de ce nombre qu'est le temps, il met en rapport un antérieur et un postérieur qui structurent le linéaire temporel dans sa progression. Sans avoir en lui-même aucune durée, ce qui le rendrait divisible, il retient en quelque sorte quelque chose du passé en même temps où il anticipe quelque chose du futur, en assurant par là-même l'unité du temps. D'autre part, si la divisibilité

---

l'équivalence entre la possibilité et la concevabilité quant à l'existence des objets mathématiques.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

© Tous droits réservés

implique une incomplétude en raison du fait qu'elle peut se poursuivre infiniment, le sens de l'indivisibilité du maintenant comme unité à part entière permettrait le rapprochement des deux analyses présentées en introduction de cette étude, celle de la *Physique* et celle de l'*Éthique à Nicomaque*. Je ne pense pas qu'il s'agit ici de deux analyses qui s'opposeraient réellement, ou de deux conceptions du maintenant. Dans le cadre de la *Physique*, le maintenant est considéré du point de vue de son rapport avec le temps ; dans le cadre de l'*Ethique à Nicomaque* le maintenant est considéré en tant que tel.

Cependant, la question de la réalité du temps reste encore en suspens, après que l'on a admis que ce qui existe du temps est le maintenant. Dire le maintenant, c'est se situer dans le temps par rapport à ce qui est antérieur au maintenant ou à ce qui lui est postérieur. Dire le temps, c'est définir un intervalle de temps selon un ordre d'antériorité et postériorité par rapport au maintenant. Il paraît alors que le passé émerge comme création du présent, et le futur ne peut être envisagé que par rapport au présent. Pour autant que le temps se donne comme intervalle de temps sa réalité est tributaire de sa délimitation à chaque fois effectuée. C'est ce qui est exprimé par le dilemme posé par Aristote lorsqu'il se demande si, sans l'existence de l'âme, le temps existerait :

Mais on pourrait éprouver une difficulté à savoir si, sans l'existence de l'âme, le temps existerait ou pas, car s'il est impossible qu'existe ce qui nombrera, il est aussi impossible qu'existe quelque chose de nombrable, par conséquent il est clair qu'il n'y aura pas non plus de nombre ; en effet, le nombre est soit ce qui a été nommé soit ce qui est nombrable. Or, si rien d'autre ne peut par nature nombrer que l'âme et l'intellect de l'âme, il est impossible que le temps existe si l'âme n'existe pas, à moins que ce soit ce que le temps est en étant à un certain moment, par exemple s'il est possible que le mouvement existe sans l'âme. Or, l'antérieur et

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

postérieur est dans le mouvement ; et le temps est ceux-ci en tant qu'ils sont nombrables<sup>21</sup>.

Le mouvement, comme passage d'un antérieur à un postérieur, existe indépendamment de l'âme. Ceci est vrai. Mais, dans le même temps : le temps est l'antérieur et postérieur en tant que ceux-ci sont nombrables.

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### Éditions et traductions

#### a. *Physique*

Aristotle's *Physics*, A revised text with introduction and commentary, by W. D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 1936.

Aristote, *La Physique*, Nouvelle traduction annotée par A. Stevens, Vrin, Paris, 2012.

Aristote, *La Physique*, traduction de A. Stevens, introduction et notes de L. Couloubaritsis, Vrin, Paris, 1999.

Aristote, *Physique*, traduction, présentation et notes par P. Pellegrin, GF-Flammarion, 2000.

Aristotle's *Physics III, IV*, translated with notes by E. Hussey, Oxford, 1983.

#### b. *Métaphysique*

Aristotle, *Metaphysics*, A revised text with introduction and commentary, by W. D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 1924.

Aristote, *Métaphysique*, présentation et traduction par M.-P. Duminil et A. Jaulin, GF-Flammarion, Paris, 2008.

Aristotle, *Metaphysics Books M and N*, translated with introduction and notes by J. Annas, Oxford, Clarendon Press, 1976.

---

<sup>21</sup> *Physique*, IV, 14, 223a21-29.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>



### c. *Éthique à Nicomaque*

Aristotelis, *Ethica Nicomachea*, edition by I. Bywater, Oxford Classical Texts, 1894.

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, traduction et présentation par R. Bodéüs, GF-Flammarion, Paris, 2004.

### Études choisies

ANNAS J., « Aristotle, Number and Time », *The Philosophical Quarterly*, 25, 99, April, 1975, p. 97-113.

BARNES J., « Aristotelian Arithmetic », *Revue de philosophie ancienne*, 3, 1985, p. 97-133.

BRAGUE R., *Du temps chez Platon et Aristote. Quatre études*, PUF, Paris, 1982.

« Note sur la définition du mouvement. (*Physique*, III, 1-3) », in F. De Gandt et P. Souffrin (éd.), *La physique d'Aristote*, Paris, Vrin, 1991, p. 107-120.

CALVO MARTINEZ T., « Temps grammatical et temps physique chez Aristote », in *Aristote et la pensée du temps*, dir. J.-F. Balaudé et F. Wolff, *Le temps philosophique*, 11, 2005, p. 79-97.

DESTRÉE P., « Le nombre et la perception. Note sur la définition aristotélicienne du temps », *Revue de philosophie ancienne*, 9 (1), 1991, p. 59-81.

DIRLMEIER F., « Physik, IV, 10, (Ἐξωτερικοὶ λόγοι = E. L.) », in I. Düring (éd.), *Naturphilosophie bei Aristoteles und Theophrast, Verhandlungen des 4. Symposium Aristotelicum, veranstaltet in Göteborg, August 1966*, Heidelberg, Stiehm, 1969, p. 51-58.

GOLDSCHMIDT V., *Temps physique et temps tragique chez Aristote*, Paris, Vrin, 1982.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

- GONZALEZ F. J., « Time in a moment. The temporality of Activity and Essence in Aristotle (with and against Heidegger) », *Dianoia*, 13, 2008, p. 7-46.
- HINTIKKA J., « Necessity, Universality and Time in Aristotle », *Ajatus*, 20, 1957, p. 65-90.
- « Aristotelian Infinity », *Philosophical Review*, 75, 1966, p. 197-218.
- LEAR J., « Aristotelian Infinity », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 80, 1979-80, p. 187- 210.
- « Aristotle's philosophy of mathematics », *Philosophical Review*, 1982, 91, p. 161-192.
- MILLER F. D., « Aristotle on the reality of time », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 56, 1974, p. 132-155.
- OWEN G. E. L., « Aristotle on time », in P. Machamer et R. Turnbull (éd.), *Motion and Time, Space and Matter : Interrelations in the History and Philosophy of Science*, Columbus, Ohio, 1976, pp. 3-27.
- WATERLOW S., « Instants of Motion in Aristotle's *Physics VI* », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 65, 1983, p. 128-146.
- « Aristotle's now », *Philosophical Quarterly*, 34, 135, 1984, p. 104-128.

---

Eleni, KONTOGIANI, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Le réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n° 4, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>